REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE EN LIGNE
AVEC *PEER REVIEW*
WWW.METABASIS.IT
mai 2025 an XX n° 39

LE PRINCE ET L'AUTOMATE : IMAGINAIRES DU POUVOIR CYBERNETIQUE.

DOI: 10.7413/18281567282

par Jean-Jacques Wunenburger
Professeur émérite Université Lyon3 (France)

The Prince and the Automaton: Imaginaries of Cybernetic Power.

Abstract
The widespread adoption of digital technologies increasingly takes over the sphere of socio-economic and political life, aiming to avoid or eliminate its instabilities and disruptions. Over time, utopia, urban planning, and democratic processes have been designed to replace architects and rulers, whether autocrats or democrats. Today, the mythical position of the Prince, the supreme magistrate and holder of sovereignty, is increasingly threatened by cybernetic management, reducing politics to the paradigm of an automaton.

Keywords: ordinateur, cybernétique, utopie, totalitarisme, gouvernance algorithmique.

I - L'épopée Homme et machine

1. Automate et robot

L'hominisation, la lente formation de l'humanité civilisée, dès la préhistoire, passe par l'adjonction au corps d'instruments, d'outils puis de machines[1]. Avec la machine (la roue, la poulie, le levier puis le gouvernail, les moteurs, etc.) l'homme transfère à des artefacts matériels une partie de sa force physique jusqu'à se faire remplacer par la machine (le moteur à vapeur remplaçant le cheval). La

[1] Leroi-Gourhan André, *Le geste et la parole,* Paris, Albin Michel, 2022

machine est une invention technique utile qui facilite l'effort du travail, mais qui peut aussi devenir source de plaisir, d'étonnement, d'effets spectaculaires, de divertissements. Très tôt, chez les Grecs, la machine va servir d'accessoire de théâtre (en imitant l'arrivée de la divinité sur scène- *deus ex machina)*, produisant ainsi des merveilles plus que des performances pratiques. Cette capacité d'une machine à imiter un être vivant, un corps (d'animal ou d'homme en action) suscite une technophilie, à la croisée d'un savoir-faire ingénieux et d'usages fantasmagoriques (fêtes de la Renaissance, mécanismes sophistiqués de fontaines mobiles, de défilés de chars, mais aussi le célèbre Canard de Vaucanson[2]). L'avènement moderne de l'industrie sur la planète, au fil des colonisations depuis le XVIe, entraine une sorte de surenchère homme-machine, cette dernière remplaçant l'homme voire étendant son pouvoir au-delà de ses limites, grâce à la résistance des matériaux par rapport aux limites du corps naturel[3]. On peut progressivement construire des réseaux de machines, des chaines de machines (usines d'automobiles) qui produisent automatiquement (sans intervention extérieure) et cybernétiquement (avec des systèmes de régulation et de correction qui dispensent de la volonté du responsable de la machine). L'avènement de l'automobile automate (sans conducteur) vient couronner une longue histoire durant laquelle l'homme a progressivement cédé la place à la machine, en se contentant de la connecter à de l'énergie et en installant la programmation des taches. Telle est la grande saga de Prométhée en Occident d'abord, qui a augmenté la force de l'homme au travail (Homo faber) voire a transféré le travail humain sur des machines automates.

2-La machine cognitive : l'ordinateur

Une bifurcation décisive dans l'histoire des techniques se produit lorsque l'artefact ne prend plus la relève des organes de l'effort physique, mais le cerveau lui-même, le stockage et le traitement des informations empiriques se faisant via un langage de calcul[4]. Telle est l'histoire de l'ordinateur qui

---

[2] Beaune, Jean-Claude, L*'automate et ses mobiles*, Paris, Flammarion, 1980.

Une des raison de cette magie des machines vient de la capacité de la machine (sous une apparence masquée) d'imiter le vivant, qui a été beaucoup exploité dans l'esthétique baroque. Voir J.J. Wunenburger, « L'imaginaire baroque : approche morphologique à partir du structuralisme figuratif de G.Durand » in *Cahiers de l'imaginaire*, N°3, 1989, Toulouse, Privat, republié in *La vie des images,* Grenoble, PUG,

[3] Mumford, Lewis, *Le mythe de la machine*, Paris, Fayard, T.1 et t.2, 1974

[4] Pour les premières machines intellectuelles voir Raymond Lulle. Hugues Didier, *Raymond Lulle, une biographie*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

vient enrichir le progrès mécanique limité au corps (Leibniz, Pascal au XVII -ème)[5]. Apparu d'abord sous forme de machine calculer, reposant sur un langage électrique binaire, susceptible de combiner tous les signes du langage analogique, l'ordinateur va progressivement favoriser la machinerie cybernétique (autonome et autorégulatrice) et surtout le traitement de l'information analogique de manière digitale en imitant le cerveau humain. La route est ouverte dès lors à l'intelligence artificielle, qui parvient, sans activation neuronale chez un vivant, à imiter voire à surpasser des opérations cognitives (jeux d'échec, diagnostic médicaux, pilotage d'avion, traduction, etc.). La machine va ainsi modifier l'échelle des informations à collecter (par milliards saisis de manière automatique sur les usagers) et accroitre les types d'opérations à conduire en fonction de finalités de plus en plus éclectiques. L'ordinateur va remplacer des opérations de calcul, de comparaison, d'évaluation pour devenir système d'expert, jusqu'à lors réservé à une intelligence naturelle, formée, savante, entrainée.

Ainsi le deux courants, mécanique et informatique, ont abouti au XXI siècle à substituer aux corps et à l'esprit humains un ensemble de réseaux de machines capables de gérer en automate des travaux physiques et intellectuels, pour réduire l'intervention de l'homme à un connecteur, un déclencheur extérieur partiel (énergie, programme algorithmique). Cette situation a fait l'objet d'anticipation, de modélisation, de prédiction, de simulation dans le champ de la science-fiction, rendant en même temps possible une distanciation critique sous forme de premières dystopies. Mais l'histoire contemporaine, qui s'accélère, permet, en dépit des craintes et critiques, d'étendre les applications et de renforcer le transfert de la volonté des hommes à des machines algorithmiques.

II - La gouvernance cybernétique

Dans quelle mesure cette transformation des artefacts en monde va-t-elle déborder sur la sphère du politique en tant que technique anthropologique permettant à une société territorialisée et unifiée par des langues ou des mœurs, de se doter d'une volonté organique collective et dotée d'une fin historique partagée ? Le gouvernement (longtemps monarchique, ou impérial) d'une société (l'État) peut-il être confié à une méga machine informatisée et cybernétique ? Le prince va-t-il devenir obsolète (réduit au mieux à un figurant) à l'ère de la généralisation de l'IA ?

[5] Breton Philippe, *Une histoire de l'informatique,* Paris, Seuil, 1990.

A titre propédeutique, on peut examiner la lente montée en puissance de l'État utopique en Europe, tel qu'il est mis en scène depuis le texte de référence de Thomas More au XVIeme siècle, qui anticipe le modèle analogique de la « ville » cybernétique, la « smart city », comme technique de gestion d'une collectivité urbaine de manière rationalisée et numérisée et même ensuite le modèle de l'État automate, sans intermédiation humaine, accusée d'être à l'origine des imperfections des gouvernements.

1 - L'utopie, avant garde du *Smart State* ?

La motivation d'un projet de cité-État parfait (*kalli-polis* des anciens grecs) vient de ce que dans l'histoire réelle, une société politique est toujours menacée d'instabilité, de désaccords et de désordres, comme Platon le regrette dans son maître dialogue de *La république.* Il en est résulté, au fil du temps, des modélisations de perfectionnement, les unes de rectification (réforme), les autres de transformation radicale (révolution) de l'organisation sociale et de ses gouvernants. Sans impliquer des changements effectifs politiques, ici ou là, décrits par les historiens, se sont développés des textes alternatifs nommés « utopies », typiques de la modernité[6]. Celles-ci ont opté pour une sorte d'homogénéisation institutionnalisée et contraignante, réglementant les normes, instaurant des uniformisations (habitat, travail, famille), une surveillance généralisée (panoptique), un gouvernement d'esprits exceptionnels (magistrats vertueux, conseils de sages), un système clos etc. L'utopie est devenue le banc d'essai de sociétés ordonnées, stabilisées, sous forme d'États totalitaires. Comme nous l'avions déjà développé[7], le projet moderne de construire une alternative au monde existant se confond avec des scénarios de législateurs sages mais surtout avec des plans d'architectes bâtisseurs de villes nouvelles. L'utopiste devient une sorte d'ingénieur social doublé d'un constructeur d'espaces.

Car si l'on a coutume de centrer les utopies sur la personne du législateur-sage, on oublie qu'il dépend lui-même de l'architecte. Aussi tout texte utopien, depuis l'Utopie de Thomas Morus, est-il confronté au problème de l'urbanisme naissant, de même qu'historiquement les problèmes d'urbanisme ont

[6] Voir Wunenburger, Jean-Jacques, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, Paris, Editions universitaires, 1979...

[7] Voir Wunenburger, J.-J. ? "Figures de l'utopie et crise urbaine", in *Figures de l'utopie, hier et aujourdhui*, s dir. Christine Bard, Georges Bertin, etc., Presses universitaires de Rennes, 2014, p 61-70

souvent été annoncés et parfois résolus par les jeux de simulation abstraite des utopistes. De sorte que les impératifs de l'architecte, prototype de la pensée technicienne, deviennent insensiblement les règles d'agencement et de fonctionnement de la société toute entière.

L'homme de la Renaissance n'a pas seulement cherché à construire un espace rationnel à l'intérieur du microcosme pictural ou théâtral. mais a chargé l'architecte d'instaurer dans l'espace réel de la cité un univers de formes nouvelles, qui feraient de l'habitat le signe d'une maîtrise du pensé sur le perçu. Les préoccupations des fondateurs des cités utopiennes ne sont que les prolongements ou les transpositions des spéculations de la vague des savants- ingénieurs urbanistes qui submerge le XVIème siècle. Renouant avec l'inspiration des premiers architectes grecs comme Hippodamos de Milet, Alberti ou Léonard de Vinci consacrent de nombreux travaux à la réorganisation urbaine. à l'ordonnancement rationnel et hygiénique de l'habitat[8]. Le rêve technocratique envahit donc le terrain de l'aménagement de l'espace, et prépare un arsenal de réponses pratiques, de solutions techniques, en rupture radicale avec l'organisation des villes moyenâgeuses, qui cumulent l'intimité et le désordre d'une histoire fragmentée. Les nouvelles normes d'urbanisme sont à la technique architecturale du Moyen Age ce qu'est la science galiléenne des figures et mouvements mathématiques sont aux théories finalistes et qualitatives de la science aristotélicienne. Les valeurs esthétiques et fonctionnelles dominantes vont enfermer la construction de bâtiments et de quartiers et surtout les plans de cités-modèles, dans un moule de lignes symétriques, de grandes perspectives qui découpent l'espace comme un réseau de figures géométriques. C'est ainsi qu'Alberti estimait que les rues " seraient d'un plus noble aspect si toutes les ouvertures étaient uniformisées, si les bâtiments tous d'une égale hauteur, s'alignaient en deux rangées parfaitement parallèles"[9].. Descartes lui-même n'a-t-il pas déploré le fait que l'espace des cités médiévales traduisait encore la marque du hasard puisqu'en considérant leurs édifices chacun à part, " on y trouve souvent autant et plus d'art qu'en ceux des autres : toutefois à voir comme ils sont arrangés ici un grand, ici un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes

[8] Voir : E. Garin. " La cité idéale à la Renaissance italienne ". dans *Les utopies à la Renaissance*, PUF, 1963.

[9] L. Mumford, *The City in History: Its Origins, Its Transformations, and Its Prospects,* Mariner Books, 1968 ; traduction La cité à travers l'histoire, p.443.

usant de raison qui les a ainsi disposées "[10]. Et tout au long des XVII et XVIIIème siècles on verra les villes anciennes raser leurs fortifications, percer leurs anciens quartiers et soumettre ainsi leur géographie aux modèles de leurs géomètres.

Ainsi l'évolution galiléenne de l'architecture, selon laquelle l'architecte ne se soumet plus à l'histoire, mais va au-devant de la nature pour lui imposer ses lois, met en place un réseau d'images et de concepts qui vont simultanément nourrir le rêve d'un passage de l'aménagement de l'espace à l'aménagement de ses habitants, et servir de décor pour l'homme nouveau que rêvent dans leurs livres les utopistes. L'architecte est donc l'inspirateur et l'ancêtre d'une forme d'utopie, en même temps qu'il en sera un des artisans les plus zélés puisqu'il lui appartient de rendre possible l'espace utopique. Les canons architecturaux ont donc d'abord servi de banc expérimental, de laboratoire à l'idéologie mathématique dans sa transposition culturelle. La ville doit devenir claire, efficace et s'ordonner autour d''un centre, palais royal ou quartier de production. Avec cette ville triomphe donc une cité pour laquelle l'homme n'est plus qu'un moyen de satisfaire aux finalités supérieures. La ville n'est plus le sillage d'une histoire plurielle d'hommes différents, elle devient une machine pré-industrielle, quasi un automate, qui définit pour ses outils-habitants des lieux de fonctionnement. le primat du logique sur l'historique, de l'espace quantitatif et analytique sur l'espace qualitatif et synthétique, se transforme en idéal. L'espace urbain appelle déjà des hommes unifiés, standardisés, remplissant un espace comme dans un lit de Procuste. L'utopiste des cités idéales trouve alors préformé dans la dogmatique architecturale, le plan de son livre. A la différence du poète des voyages imaginaires qui se projette dans des espaces oniriques ou exotiques, l'auteur des utopies importe dans son oeuvre l'espace interchangeable des villes géométriques. En ce sens, l'homme utopien n'est pas entouré d'un environnement sur mesure, mais il est lui-même fabriqué sur mesure, c'est-à-dire qu'il est moins l'habitant d'une cité idéale, que l'habitant idéal pour une cité déduite, moins selon l'ordre des valeurs morales ou politiques, que selon l'ordre des figures et mouvements. Bien avant la lettre, l'homme utopien est doté d'un gouvernement des hommes qui se réduit déjà à une administration des choses. Comme l'ordre esthétique de la ville exige que chaque propriétaire " se plie au règlement et suive le programme qui a été arrêté, le plus souvent sans qu'il ait été consulté"[11], de même la perfection et la

---

[10] R. Descartes, *Discours de la Méthode,* Deuxième partie, . Voir P. Lelièvre, *La vie des cités, Bounelier, 1954,,p.49.*

[11] Voir P. Lelièvre, *La vie des cités, Bounelier, 1954, p 49*

justice exigent que chaque citoyen se soumette aux contraintes uniformes de l'égalité et de l'efficacité. De même que l'esprit classique veut " que chacun des côtés d'une rue forme un bloc uniforme et que, lorsqu'on se place à une extrémité, on ait l'illusion de ne voir qu'une façade continue"[12], de même l'esprit de l'utopiste va niveler les différences individuelles et garantir que selon toute perspective ne se profilent qu'harmonie et bonheur continus. L'urbanisme est le levier technique par lequel on peut faire progresser le monde. La topographie rationnelle connote toutes les valeurs de rénovation, de dépassement historique, de maîtrise et contrôle de toutes les forces hostiles à l'homme. Poser un cadre urbain avant tout inventaire d'institutions, permet d'exorciser les résistances et le pesanteurs de l'histoire réelle.

2 - La *smart city*

L'imagination utopique, a été appliquée et renforcée à l'échelle de l'urbanisme contemporain par la « smart city ». Avec le développement des nouvelles technologies informatiques et numériques, permettant de multiplier les sources d'informations, de les centraliser, de les traiter et les diffuser en temps réel, le nouvel urbanisme dans le monde a été entrainé vers un modèle de ville « high tech », de plus en plus informatisée. La ville nouvelle devient cybernétique, au sens d'un système d'informations intelligent qui capte, calcule et décide comme un système expert à la place des usagers et des décideurs sectoriels. Cette démarche met en œuvre une rationalité instrumentale, pragmatique, tout en cherchant à favoriser concrètement des modes de vie plus sensibles, plus harmonieux, doux, flexibles, hygiéniques et écologiques.

Le vecteur majeur de cette nouvelle approche technoscientifique se confond avec une informatisation des bâtiments et des comportements (mobilité), destinée à assurer une gestion centralisée et automatique, afin de réguler les flux énergétiques ou d'individus de manière optimale. On assiste à une rationalisation immédiate de la cité, des événements réels et des comportements humains, avec rectification et correction des indicateurs et des normes,. On espère ainsi obtenir un milieu urbain débarrassé de ses excès, de ses déchets, ses pollutions, ses gaspillages, ses blocages et saturation,. En évitant par le contrôle d'un cerveau électronique, éparpillé en multiples plateformes assignées à des fonctions de régulation des excès et des défauts, on veut dépasser la gestion par des responsables

[12] *idem*

humains, toujours approximatifs dans leurs savoirs et décisions, par des machines savantes et programmées.

On peut mettre sur le compte de ce paradigme de nombreuses réalisations qui se répandent aujourd'hui dans les villes intelligentes :

- multiplication de quartiers nouveaux composés de bâtiments HQE, énergie renouvelable, baisse gaspillage
- quartier HSG avec gestion démocratique et participative
- développement de bâtiments et quartiers verticaux (aérien et même souterrain) pour reconquérir les centres désertés et diminuer les temps de transports périphérie-centre
- économie circulaire pour éviter déchets par le recyclage
- production km0, avec rapatriement des activités agricoles et d'élevage en ville dans des silos fermes automatisés et autonomes
- régulation cybernétique des mobilités, pour éviter les pertes de temps et les pollutions dues à la surcharge de trafic des véhicules aux heures de pointe
- tendance à briser le temps unique et synchrone au profit de politiques de temps et rythme pluriels, sur fond d'un découpage des rythmes et de temps lents (slow town)
- généralisation du captage d'information en temps réel, chaque habitant devenant un usager capteur et émetteur d'informations utiles pour une supervision-alerte généralisée
- expansion de la nature en ville, par la végétalisation et même l'introduction d'animaux en villes

Toutes ces démarches sont censées libérer le fait urbain de la dérive, de l'excès, de la démesure, de l'asphyxie, de l'obésité, par une pensée éco-systémique, par la médiation technologique très puissante liée à l'informatisation et aux nouveaux moyens de télécommunication. Quels types d'effets peut-on attendre de cette pris en main de la ville par les technologies?

- sans doute positifs : villes moins polluées et moins dévoreuses d'énergies, plus économiques et propres. ; ville verte, reconciliée avec la nature ; socialité plus responsable et plus participative, possibilité d'individualiser les solutions.
- mais aussi négatifs : sur-information, régulation incessante, contrôle totalitaire, hyper contrôle (même la nature est artialisée : ferme en ville). Collecte à l'insu des citadins de Big data, etc.,.

Le projet de la ville intelligente apparait donc comme hybride et incertaine : d'un côté elle veut perfectionner et optimiser la ville comme dans les utopies, mais sans exiger l'uniformisation ; de l'autre, elle reste animée d'une imagination soucieuse des potentialités de l'automate déshumanisé.

3 - De la *smart city* au *smart state*.

Cette généralisation de l'urbanisme cybernétique, champ d'application du noyau totalitaire des utopies, ne vient-t-elle pas entrainer une évolution intrinsèque du pouvoir politique qui, pour la première fois, ne se confond plus avec les indices habituels de l'autoritarisme, du despotisme, de la tyrannie, dont il fait même disparaître les signes au moment où il renforce l'efficience de son contrôle ? Le totalitarisme moderne, post-démocratique (nazisme hitlérien, communisme stalinien, communisme maoïste, etc.) ne fait-il pas naître une autre logique, qui n'est plus celle d'une volonté hégémonique opprimant la volonté générale du peuple, mais d'un système paradoxal, contradictoire même, qui produit à la fois l'oppression et la liberté, incarne à la fois la volonté des gouvernants et la volonté des gouvernés réunis, confondus même, en une seule forme organique, etc. ?

La littérature des témoins et victimes d'abord, les théories des politologues ensuite, n'ont pas manqué de cerner le caractère inédit des régimes totalitaires dans la coexistence de modes d'exercice du pouvoir contradictoires : simultanéité de la constitutionnalité et de la terreur, du gouvernement populaire et du culte de la personnalité, du mouvement et de l'immobilisme, de l'égalitarisme et de la Nomenklatura, du nationalisme et de l'internationalisme[13], etc. Mais en exprimant ainsi une logique post-politique de la puissance, qui met fin à la dualité entre peuple et État, le totalitarisme n'abandonne-t-il pas la seule forme d'exercice d'une volonté absolue - à travers le chef charismatique - en cherchant à la doubler par une administration de la société, bureaucratique, inquisitoriale, collectiviste, qui finit par dispenser de l'exercice de la puissance d'en haut pour contraindre chacun à s'auto-asservir par lui-même, au moins par peur ou par indifférence ? Toutes les expériences totalitaires contemporaines ont conduit, en effet, à forger la fiction que le pouvoir exprimait la seule volonté du peuple, qui s'exercerait par le truchement d'un appareil, le parti unique, qui constitue l'incarnation de la volonté générale. L'acteur principal n'est donc plus l'État, ni son chef, mais le

[13] Voir entre autres : H. Arendt, *Le système totalitaire*, Seuil, 1972, K. Papaioannou, *L'idéologie froide*, Pauvert, 1967, J.J.Walter., *op.cit*. Et l'oeuvre de A. Zinoviev, dont *Le communisme comme réalité*, Julliard/l'Age d'homme, 1981. Cette logique favorise l'usage du double langage.

peuple lui-même servi par ses fonctionnaires et membres du parti qui, au quotidien, se veulent le porte-parole de la liberté éclairée de chacun, afin de faire triompher dans le futur la cause juste.

Le propre de la logique du régime totalitaire est peut-être alors de ne plus concentrer l'autoritarisme et la violence dans l'État et même à son sommet (comme dans les tyrannies), mais de la démultiplier dans la totalité du corps social pour parvenir à discipliner la société entière au point de n'avoir presque plus besoin d'une hégémonie despotique, retrouvant dès lors la logique d'une servitude volontaire[14]. Au contraire, le recours ultime à une politique despotique sous un régime totalitaire (comme l'illustrent les cultes de la personnalité et les délires tyranniques de Staline, Mao Tsé Tung, Pol Pot, par exemples) témoignerait de la rémanence d'un ordre ancien, de la résistance de la société au totalitarisme (d'où une nouvelle révolution après la révolution, comme celle des garde-rouges sous Mao), et de la nécessité pratique que la dictature finisse par exterminer les mauvais sujets jusqu'à son propre auto-effondrement.
De fait, les totalitarismes du siècle précédent n'ont connu que quelques tentatives de mise en œuvre, catastrophiques ; les échecs successifs du pouvoir à produire une société totalitaire a généralement entraîné la lente décomposition de l'appareil politique jusqu'à l'interruption de l'expérience, soudaine (Allemagne, Cambodge) ou lente (Union soviétique, Chine), sur fond d'un désastre humain, social, politique voire culturel vertigineux. Si aucun pouvoir totalitaire n'a donc, jusqu'à présent, réussi à se pérenniser, faute d'obtenir ce fonctionnement automatique d'une société quasi utopique, le modèle totalitaire n'en reste pas moins parfaitement connu par sa préfiguration mentale que l'on trouve déjà dans les maquettes des utopies, qui se sont développées, par l'écriture au moins, depuis le début de la modernité. L'utopie serait, en ce sens, le véritable laboratoire du totalitarisme, que les expériences politiques ont approché mais sans jamais encore parvenir à les réaliser complètement[15]. Et avec l'utopie, on parvient peut-être plus aisément à comprendre l'écart qui sépare l'autoritarisme politique historique, fondé sur la dualité de volontés, et le totalitarisme qui exige une dépolitisation de l'État

[14] La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, GF Flammarion, 1983.

[15] Voir notre ouvrage, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, ed J.P . Delarge, 1979 où se trouve développée l'hypothèse d'une préfiguration du totalitarisme.

comme sphère de domination, au profit d'une auto-contrainte généralisée et intégrale de la société, qui devrait uniformiser toutes les volontés sans recours à une volonté hégémonique.
Ainsi l'évolution de sociétés urbaines télécommandées par des algorithmes et des sociétés post-totalitaires fait disparaitre l'autocratie par une dispersion des contraintes normatives dans la totalité du corps social et politique. Se trouvent alors réunies les conditions, en ce début du XXI ème siècle, pour passer à la phase ultime de l'État automate, régi par la toute puissance du numérique et de l'Intelligence artificielle.

III - Triomphe ou imposture de l'IA en politique

La généralisation des technologies numériques ne pouvait épargner la sphère du politique, en se réduisant déjà à une gestion de plus en plus cybernétique qui fait disparaitre le visage même du Prince. Il convient sans doute de distinguer deux types de situation :
1-D'une part, lorsque le gouvernement (exécutif, législatif surtout) est légitimé dans une démocratie indirecte représentative, il ne faut user que d'une délégation de pouvoir de la part du peuple souverain. Le prince n'est qu'un magistrat qui exécute la volonté du peuple. Les techniques numériques sont donc utilisées comme simple appoint de procédures électorales : sondage d'opinion, propagande, vote électronique, ouvrant sur une démocratie numérique comme instrument.
Reste en question la forme du vote citoyen (le vote sur un clavier à domicile est une rupture du quasi rituel d'un geste de choix secret en isoloir en un lieu civique -une école). Et surtout la question de la propagande, qui n'est plus une communication d'information partisane mais une ingérence dans les terminaux personnels par des réseaux sociaux (tik tok, etc), qui ne permettent plus de différencier assentiment ou manipulation.

D'autre part, l'instance du pouvoir légal et légitime qui embraye l'obéissance aux lois ou aux volontés se voit transférer la volonté du peuple, par un contrat de consentement entier, où la liberté de la citoyenneté se place sous l'autorité présumée rationnelle et bienveillante du pouvoir. Dans ce cas l'instance de décision gouvernementale peut être elle-même de plus en plus confiée à une IA, qui traite des informations et propose des décisions voire enclenche des applications automatiques. De nouveaux domaines d'application (armée, médecine) semblent se préparer ainsi à une sorte d'externalisation de l'intelligence numérique (robotique) appliquée au profit d'un ordinateur et d'une

batterie d'algorithmes (diagnostic et prescription thérapeutique). Cette déshumanisation du savoir et du pouvoir, soulève de vives inquiétudes, comme si l'on redoutait ce retrait de l'homme sur la maitrise technique des actions. Les usagers de ces technologies sont ainsi invités à exiger, avant toute application automatique des expertises numériques, l'intervention d'une volonté humaine responsable, qui valide in extremis l'autorité des machines. Les débats restent donc bien ouverts de nos jours sur ce passage de l'aide à la décision à la décision elle-même autonome d'une machine.

2 - Mais la question se pose de savoir si les informations nécessaires à un appareil politique (3 pouvoirs) peuvent être traitées de manière informatique. Si les représentations et idéaux de la vie sociopolitique peuvent donner lieu à une collecte de données et une transcription codée, se trouve néanmoins en question la nature de la vie politique, ses sources, ses éléments qualitatifs, ses aspirations, ses vécus, ses idéalisations, ses affects, etc. Les données relatives à une vie socio-politique sont-elles quantifiables, toutes identifiables, même commensurables, vérifiables ? Le choix d'une solution politique peut-elle être rationalisée, calculée, démontrée ? De même que le PNB, qui a servi longtemps à mesurer le niveau de vie d'une population se voit remis en question par un autre indice de qualité de vie, de même les données statistiques d'une enquête peuvent difficilement servir à guider une bonne politique du point de vue du bien collectif[16].

3 - En fin de compte, quel que soit le champ d'application, est-on vraiment sûr de ce que peut l'IA ? Ce terme, dont l'origine est Anglo-saxonne est-il vraiment équivalent ? L'intelligence des sciences cognitives est-elle cette faculté de penser, raisonner, spéculer, interpréter, souvent nommée raison ? Est-elle cette faculté de l'esprit humain qui cherche à bien vivre et à partager un vivre ensemble en fonction de valeurs et de fins ? Est-elle vraiment de l'intelligence ?. Autant l'informatique est parvenue à des résultats incontestés pour simuler et améliorer la perception et la conception du cerveau humain, autant on peut se demander si ce qui relève du plan intermédiaire anthropologiquement est bien commensurable[17] ? En effet les désirs, émotions, affects, sentiments et émotions, imaginations et rêveries qui interfèrent dans toute analyse d'une situation, dans toute

[16] Amartya Sen, *L'idée de justice,* Champs, Flammarion, 2023.

[17] Voir Luc Julia, *L'intelligence artificielle n'existe pas,* J'ai Lu, 2020.

formation d'une volonté, et qui constitue la sphère de la subjectivité vécue, relèvent-ils bien d'un traitement numérique ou digital ? Cette dimension non instrumentalisable de la vie personnelle reste sans doute approximative, variable, ouverte aux objections et controverses, ce qui est loin de se soumettre à un système expert. Bref la politique s'enracine dans une expérience humaine pré rationnelle, où la réalité comme la rationalité doivent encore affronter l'image, l'imagination et l'imaginaire. Les cas limites des techniques informatiques et cybernétiques sous forme d'IA ne seraient-ils pas étrangers, inadaptés pour cette part d'humanité où cohabitent intuitions, affects, mythes, rêves, etc ? L'imagination ne serait-elle donc pas, en un seul mot, l'ultime frontière rebelle à l'IA, dont les prétentions aventureuses risquent fort de passer un jour pour une imposture ?

Conclusion

Le totalitarisme ne serait-il pas devenu une forme honteuse de l'État technico-scientifique et communicationnel mondialisé qui se targue de rendre compatibles marché généralisé et institutions démocratiques ? N'aurait-il pas choisi alors de rentrer par la petite porte de l'ordre social cybernétisé, sécurisé et internetisé ? N'est-ce pas ce que redoutait de manière prémonitoire A de Tocqueville, dès 1840, lorsqu'il anticipait la montée en puissance d'un État-providence, qui pourvoirait de manière maternelle aux désirs d'une société avide de paix, de sécurité et de bonheur[18] ? N'est-ce pas ce que permettent et induisent aujourd'hui les nouvelles technologies de la communication et de contrôle social ? Ne sommes-nous pas de plus en plus placés sous surveillance, insérés dans une société de traçage et de normalisation généralisés de nos sphères existentielles privées, pour devenir des échantillons de populations standardisées et instrumentalisées dans leurs désirs de consommation, de loisirs, dans leurs opinions et valeurs[19] ? Ainsi le totalitarisme deviendrait la marque même, non d'une forme ultime d'autocratisme politique, mais de sa lente métamorphose en société policée dépolitisée, déshistoricisée, le politique devenant un appareil de pouvoir de moins en moins efficient d'action sur les volontés, ou de médiation des volontés, mais plutôt une sorte de prothèse de l'administration des choses en régime d'automatisme généralisé.

---

[18] A. de Tocqueville décrit ainsi au dessus des hommes semblables et égaux « un pouvoir immense et tutélaire qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux », *De la démocratie en Amérique,* Gallimard, 1961, tome II p 324 sq.

[19] Par exemple : *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies, un projet de société totalitaire*, Ed. L'échappée, 2008.

Dans ce contexte inédit, le totalitarisme devrait donc en fait disparaître des catégories du politique dont elle marque l'achèvement et devenir la caractéristique d'une forme nouvelle de vie de masses, soumises au marché mondial et à la société normalisée sans violence. Les totalitarismes célèbres et inouïs du XXème siècle, loin de risquer de réapparaître en tant que tels, loin de raviver les souvenirs tragiques d'une tentative de réalisation d'une utopie occidentale, qui a tourné court mais à quel prix, ne resteraient ainsi dans l'histoire que des monstres froids caricatures d'eux-mêmes. Finalement le totalitarisme doux et bienveillant a pris la place du totalitarisme violent, fausse image récurrente de l'autoritarisme politique. Mais n'est-ce pas lui qui finalement fait retour déjà, là où la société totalitaire n'est pas encore parvenue à ses fins, dans tous les pays en voie de développement, par exemple, qui demeurent encore soumis aux aléas des tyrans, dont l'archaïque volonté de puissance s'engouffre dans les failles d'une société pré-totalitaire.

MIMESIS
Sesto San Giovanni (MI)
via Monfalcone, 17/19

& Ass. AlboVersorio Edizioni
Senago (MI)
via Martiri di Belfiore, 11

© Metábasis.it, rivista semestrale di filosofia e comunicazione.
Autorizzazione del Tribunale di Varese n. 893 del 23/02/2006.
ISSN 1828-1567

SOME RIGHTS RESERVED Quest'opera è stata rilasciata sotto la licenza Creative Commons Attribuzione-NonCommerciale-NoOpereDerivate 2.5 Italy. Per leggere una copia della licenza visita il sito web http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/it/ o spedisci una lettera a Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.